

REVUE SPIRITE

JOURNAL

D'ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES

19^e ANNÉE.

N^o 40.

OCTOBRE 1876.

A propos de la réincarnation.

SUITE. — (Voir la *Revue* de septembre 1876.)

Quelques lignes plus loin, dans l'espoir probablement de ménager un armistice, et qui sait? peut-être un traité de paix entre le belliqueux baron et ses adversaires, le correspondant insinue cette réflexion :

« Heureusement que de part et d'autre on croit fermement à cette immortalité, et pourvu que le progrès s'accomplisse, pourvu que la lumière se fasse, pourquoi tant s'inquiéter au sujet de quelques détails qui, après tout, ne sont pas d'une importance vitale? »

L'intention, sans nul doute, est excellente; elle part d'un bon naturel, j'en conviens, et pourtant elle ne me satisfait qu'à demi. Il est vrai que j'ai le tort de ne pas jouir de cette placidité d'esprit dont généralement sont doués les correspondants d'outre-Manche, et le détail des conditions dans lesquelles doit se passer mon immortalité, ce détail m'inquiète. Suis-je le seul qu'il préoccupe? Il me semble que non. Je n'ouvre pas un ouvrage ou une publication philosophiques parus depuis vingt ans, où cette question de détail ne soit discutée dans un sens ou dans un autre, tout au moins énoncée. De plus, il me semble aussi que sa solution est le fond même sur lequel repose le Spiritisme, sa raison d'être comme doctrine. Supprimez cet accessoire, que reste-t-il? la réédition plus ou moins heureuse des dogmes dont l'humanité est en possession depuis douze mille ou quinze mille ans, rien de plus; et les Vedas que, à l'aurore des temps religieux, l'Inde récitait ou chantait des pentes de l'Himalaya aux rives du Malabar, en font foi. Sans doute, parmi les croyances que cette vénérable aïeule des peuples nous a transmises par la filière de plusieurs civilisations, la croyance à l'immortalité de l'âme était d'une importance vitale. Il est difficile de comprendre comment, sans ce viatique, la conscience humaine eût

pu sortir de ses limbes, se pénétrer de l'idée de sa responsabilité et naître à la vie morale. Est-ce à dire pour cela que cette assurance acquise lui suffise désormais pour continuer sa marche, sans hésitation et sans défaillance, vers le but qu'elle entrevoit? L'interrogation posée, il n'y a qu'à se demander si l'humanité peut avancer dans sa voie sans l'appui de croyances religieuses, puis d'ouvrir l'histoire des religions, et de voir où en sont celles qui, s'enfermant dans un cercle de dogmes déterminé une fois pour toutes, s'y tiennent, oubliant que la première loi de la vie est le mouvement, la seconde le développement. Ces religions s'affaissent dans la décrépitude, lentement abandonnées de la vie, perdant jusqu'à la mémoire de leur mission, ne sachant plus que murmurer des formules surannées, remplaçant l'apostolat par des objurgations et des anathèmes, la foi vivifiante et agissante par la multiplicité des rites et des symboles incompris, jusqu'à ce que la gangrène sénile les achève sur un tas d'or entre l'indifférence ironique des foules et le zèle hébété ou intéressé de leurs derniers sectateurs.

De Paris à Pékin, du Japon jusqu'à Rome, l'examen est facile à faire.

Certes elles ne se font pas faute, comme toutes les vieillesse tournant à l'enfance, de marmotter les souvenirs de leur beau temps : l'âme est immortelle ; elle sera rémunérée selon ses fautes ou ses mérites, car Dieu est juste. — Immortelle, comment? dans quelles conditions? — Mystère! — Punie ou récompensée, comment? — Mystère!

Mystère ici, là, partout. Qu'est-ce donc que votre Dieu, répondent les masses, dès que pouvant s'arracher aux nécessités du pain quotidien, elles trouvent une heure de répit pour penser et questionner? Qu'est-ce donc que ce souverain Seigneur qui nous a donné l'insatiable besoin de voir, savoir et comprendre, et reste insondable sur les questions mêmes d'où dépendent nos plus directs et nos plus chers intérêts? Ne serait-il pas plus proche parent de Jupiter qu'il n'en a l'air, et l'histoire de Tantale ne serait-elle pas la nôtre? Il est trop incompréhensible dans ses rapports avec nous ; gardez-le pour votre usage.

Vous l'appellez le bon Dieu, objecte l'un, et, me comptant, je vois pulluler sur la croûte de ce globe des tas de misérables en proie à la souffrance, rongés par l'anxiété, et à qui, comme à Job et à moi, le désespoir arrache ce cri des entrailles : « Maudite soit la nuit où il fut dit : un homme est conçu! » Moi et mes copartageants dans la douleur avons-nous donc demandé de naître?

Un autre : Vous l'appellez le Dieu juste et sa partialité se manifeste en toutes choses. A celui-ci, il dispense le trésor de ses faveurs,

il accable celui-là du poids de sa colère, souvent alors qu'ils dorment encore dans le sein de leur mère. Tel entre dans la vie assuré d'avance des mille privilèges de la fortune en même temps que doué des plus heureuses dispositions qu'autour de lui tout courra à entretenir et à développer. Tel autre, que vous appelez son frère en Dieu pourtant, sera jeté au seuil de l'existence comme un objet de réprobation. Difformités physiques, germes des plus hideuses difformités morales, oblitération de l'intelligence, bestialité des instincts, voilà son lot, et, par aggravation, sa destinée le parquera, l'enchaînera dans un milieu où il lui eût suffi de vivre pour s'infecter du virus de toutes les corruptions. Évidemment le premier n'a qu'à se laisser aller où le pousse doucement, maternellement la main de votre Providence pour faire sans secousse sa traversée et aborder en droiture au paradis où l'attend un lit de repos. Du second, que dire du second? ne faudrait-il pas pouvoir s'identifier avec lui pour juger des incessantes et effroyables luttes qu'il aurait à soutenir contre ses instincts pervers, ses passions bestiales, et de l'état de perpétuelle défensive où il devrait se tenir contre les sollicitations du dehors qui conspirent à l'enfoncer dans le mal, s'il voulait faire ce que vous appelez son salut, — à supposer qu'il se doutât de ce que signifie le mot et de ce que vaut la chose. Mais comment s'en douterait-il? Évidemment aussi il a été prédestiné à aller grossir là-bas l'innombrable foule des réprouvés, en passant ici par la sentine du vice, ou le cloaque du bagne, ou sous le couperet de l'échafaud. Direz-vous que je choisis des extrêmes, que les exceptions n'infirment pas les règles. *Nos* règles, d'accord; mais n'eussé-je qu'une exception à vous opposer, une seule, comment en sa présence, je vous le demande, se peut maintenir l'idée d'une justice absolue?

— Mystère encore, répondent les oracles, mystère devant lequel il n'y a qu'à s'incliner et à adorer.

— Adorer des ténèbres, nous incliner devant des contradictions qui heurtent de front en nous et la raison et le sentiment, le voudrions-nous que nous ne le pourrions pas, ripostent les questionneurs. Allez de votre côté à l'incertain, à l'équivoque, à l'incompréhensible, et... bonne chance; nous allons du nôtre au tangible, au visible, au palpable, en vertu de la maxime qui dit qu'un bon tiens vaut mieux que deux tu l'auras. Escomptez l'inconnu et faites fructifier le mystère de votre mieux; nous nous en tenons, nous, au connu qui se voit et se palpe à la lumière du soleil, bref, à la matière pour en tirer le meilleur parti possible. Après, au petit bonheur!

Et voilà comment et pourquoi tant de cerveaux se vident jour-

nellement de toute idée religieuse, et bien des cœurs de sentiments généreux, laissant au matérialisme pratique le champ libre pour y faire prospérer ses produits. Ses produits! l'honorable correspondant est à même aussi bien que moi d'en juger. Il n'y a qu'à regarder autour de soi. Maintenant, je le demande, si, au lieu d'esquiver les réponses aux questions posées en se retranchant dans les profondeurs de l'insondable, on exposait les raisons qui militent en faveur de la croyance à la réincarnation (elles sont nombreuses et de poids, certes), puis ses meilleures conséquences, ne donnerait-on pas à réfléchir aux questionneurs et n'en arrêterait-on pas plus d'un sur la pente qui, sans cela, se laisseront rouler jusqu'en bas? Admise et comprise, ne donne-t-elle pas la clef de bien des énigmes? Toutes les anomalies humaines, ou ce que l'on regarde comme tel, ne les explique-t-elle pas? Bonnes ou mauvaises prédispositions natives, différences de caractère et d'aptitudes, inégalités sociales, l'éternelle objection enfin contre la justice divine, ne la résout-elle pas? A sa lumière le mal ne se dépouille-t-il pas de ce qu'il a de fatal et de désespérant, et la souffrance, épreuve acceptée ou dette à solder pour nous apprendre à n'en plus contracter d'autres de même nature, ne nous apparaît-elle pas sous un tout autre jour? En un mot, ne nous fait-elle pas comprendre que notre condition actuelle est pour chacun de nous dans un juste rapport avec nos œuvres antérieures? Que notre bonheur ou notre malheur, c'est nous qui l'avons préparé et non Dieu qui l'a voulu; et que les dénis de justice que nous lui reprochons ne sont que des blasphèmes que peut seule atténuer notre ignorance?

Pour résumer : la doctrine de la réincarnation nous permet de sortir de la pénombre où jusqu'ici nous cherchions péniblement et presque à tâtons la voie qui doit nous mener à la pleine lumière; de comprendre que Dieu est la parfaite justice unie à la parfaite bonté et non le souverain arbitraire éternellement inaccessible à ses créatures dans le mystère où l'on prétend qu'il se complaît. Auteur de la lumière ou plutôt lumière universelle, il ne nous a pas voués, nous ses enfants, au supplice des ténèbres. Seulement, en nous mettant au cœur l'inextinguible désir de nous abreuver de cette lumière, il nous dit : Cherche et tu la trouveras, monte si tu la veux plus pure et plus abondante, plus haut, toujours plus haut, l'océan en est inépuisable.

Ai-je tort ou raison de n'être pas d'accord avec l'honorable correspondant, et d'attacher une véritable importance au détail qu'il relègue dans la catégorie des simples *desiderata*? Je laisse à meilleur juge que moi à décider.

En attendant, je m'aperçois que j'ai quelque peu oublié M. le

baron de Holmfeld et les estocades qu'il a portées aux réincarnationnistes. Je m'étais promis pourtant de lui en demander... raison? non vraiment, — je ne pousse pas l'amour de la brette jusque-là, — mais tout bonnement la raison, j'entends la vraie. Car celle qu'il met en avant de toutes les autres et se plaît à faire reluire n'est vraiment pas sérieuse. Prétendre que la doctrine de la réincarnation et ses fauteurs doivent être combattus à outrance parce qu'elle compromet celle de l'immortalité de l'âme, cela ne rappelle-t-il pas les motifs que donnait l'immortel Chevalier de la Manche à son fidèle écuyer avant de courir sus à certains moulins à vent, sous prétexte de purger la terre de géants, nécromans et méchants enchanteurs, tous gens noirs de maléfices et qu'on ne saurait occire avec trop de zèle? Mais je réfléchis que si M. de Holmfeld ne donne pas la vraie raison, c'est qu'il tient à la garder pour lui ou qu'il l'ignore. Ne serait-elle pas de même nature que celle qui a fait repousser par la majorité des spiritualistes américains la réincarnation au premier mot qui leur en a été dit? Ne serait-elle pas un préjugé dû à l'habitude de voir les choses de notre petit monde sous un jour trouble, une erreur d'optique? En effet, comment tout d'abord concevoir et accepter l'idée qu'un homme libre, un blanc pur sang pût renaître sous l'enveloppe d'un homme de couleur, choir de la race souveraine dans la race servile et retrouver peut-être, l'eût-il cent fois mérité, un maître dans un de ses anciens esclaves? Que la justice s'en accommode, l'orgueil s'y refuse (1). M. le baron de Holmfeld, en rejetant, lui aussi, et bien loin et de toutes ses forces la même idée, en gardant si grosse rancune à ceux qui l'acceptent et la défendent, ne serait-il pas, sans bien s'en rendre compte, travaillé par la secrète appréhension de ne pas retrouver, à son retour ici, ses parchemins intacts et en bon ordre au chevet de son nouveau berceau? Ne craindrait-il pas, grands dieux! tout est possible, de voir son titre et dépendances passés à quelque roturier? Une telle interversion des rôles ne lui semblerait-elle pas... *shocking*?

Simple hypothèse. Je n'insiste pas, il y aurait indiscretion.

T. TONOEPH.

10 août 1876.

(1) Depuis l'abolition de l'esclavage, les préjugés contre la doctrine que nous défendons ici ont sensiblement diminué et diminuent chaque jour aux États-Unis.

Le Catholicisme antérieur au Christ.

Tel est le titre d'un nouveau livre de M. le vicomte de Torres Solanot, président de la Société spirite de Madrid, directeur propriétaire d'*El Criterio Espiritista*, auteur de plusieurs ouvrages estimés (1) se rapportant au même ordre d'idées.

Paru il y a quelques mois à peine, le *Catholicisme antérieur au Christ* est déjà arrivé à sa troisième édition, ce qui témoigne du grand et légitime succès qu'il a obtenu en Espagne.

Nous pourrions résumer l'impression que sa lecture nous a donnée en disant, qu'écrit en français, l'ouvrage eût recueilli chez nous un plus grand succès encore ; mais nous voulons présenter son analyse, ainsi que la thèse qu'il comporte : le sujet, on le verra, en vaut la peine.

Puisant chez les Orientalistes, chez les Indianistes surtout, — Burnouf, W. Jones, Thomas Strange, Collebrooke, Wilson, Prinsep, Schlegel, Weber, Benfey, Lassey, Halled, Desgranges, Cicé du Mesnil, Dubois, Turnour, etc., — le résultat de leurs travaux, suivant plus particulièrement et presque pas à pas les publications récentes et si nombreuses de L. Jacolliot, M. de Torres Solanot commence par établir qu'étudier l'Inde c'est remonter aux sources de l'humanité, que là en effet se trouve formé, développé même, dès les temps les plus reculés, tout ce qui en matière de philosophie et de religion s'est ensuite répandu jusque dans l'Occident, en s'y révélant d'un cachet d'originalité que les investigations de la science ont enfin réduit à sa juste valeur.

Treize mille ans, en effet, avant le commencement de notre ère, le Brahmanisme régnait déjà et florissait dans l'Inde. C'était une religion monothéiste, de philosophie élevée, dont les *védas*, ou premiers livres sacrés, nous donnent les traditions touchant la Genèse. L'on y voit un premier homme, Adhima ; sa femme, Héva ; leur chute, d'où le *péché originel* ; puis un *déluge*, des *temps patriarchaux*, etc.

Le système social contemporain était celui des *Castes*, et lumières, pouvoir, richesses, tout se trouvait dans les mains des Prêtres, les *Brahmanes*, qui avaient créé, pour gouverner théocratiquement, le *droit divin*, en l'étayant toutefois d'une solide alliance avec les gens de la Caste royale. Un tel régime ne pouvait man-

(1) *Préliminaires à l'étude du Spiritisme* ; la *Phénoménalité spirite*, recherches effectuées par M. Crookes ; la *Junte révolutionnaire de Huesca*, en 1868, page d'histoire contemporaine ; la *Femme*, essai d'éducation, etc.

quer d'être aussi funeste à la liberté qu'à la morale, — ces deux sœurs. Aussi les souffrances étaient-elles extrêmes, les émigrations fréquentes, les excès commis affreux.

Il vint un réformateur, *Christna* (en sanscrit, *sacré*), tel est le nom sous lequel le présentent les relations de l'époque, c'est-à-dire de 4,800 ans avant notre ère. Nous l'y voyons né de la vierge *Devanaguy*, poursuivi dès son enfance par un tyran voisin, puis présentant plus tard le modèle des plus austères vertus, émettant les plus purs enseignements, se signalant par certains miracles déterminés, recevant de ses disciples le deuxième nom de *Iezeus*, ameutant contre lui la haine des Prêtres, et succombant enfin, sous leurs coups, près des bouches du Gange.

A la mort de Christna, ses disciples *Ardjuna* (Jean), *Sarawasta* (Paul), etc., continuent à prêcher sa doctrine, mais ils sont habilement circonvenus, et bientôt le mouvement réformateur ne compte plus que dans l'histoire, c'est-à-dire que la religion Brahmanique continue à se mouvoir sous la seule action du temps et de ses prêtres. L'on remarque dans le tableau rétrospectif de ce culte l'existence du dogme de la *Trinité*; celle des sacrements du *baptême*, de la *confession*, de la *communion*, de la *confirmation*, de la *consécration* et du *mariage*; celle aussi de la *messe*, des fêtes de *Pâques*, de la *Purification*, etc., l'existence d'*indulgences*, d'emblèmes religieux, *scapulaires*; et enfin une hiérarchie sacerdotale si admirablement combinée qu'on ne s'étonne plus du long ascendant exercé.

Cependant les castes inférieures horriblement opprimées quittent fréquemment leur terre natale, par grandes masses, et quelquefois même sous la conduite de *grands* qui sympathisent à leur cause, s'en vont coloniser le Nord-Ouest, l'Assyrie, l'Égypte, l'Europe même, y portant avec leurs coutumes leurs légendes, leurs traditions et leurs croyances. C'est ainsi que l'on voit l'une de ces émigrations, conduite par le Brahmane *Odinh*, et par le *chatria* (race royale) *Seandah*, son frère... origine évidente des nations Scandinaves et de leur culte d'Odin.

Longtemps après Christna, un autre réformateur paraît encore. C'est Sakyamouny-*Bouddha* — né aussi, toujours suivant l'histoire Indoue, de la vierge *Avany*, et qui s'efforce de ramener à la vertu. Les temps étant plus proches, ses prédications font rapidement de nombreux prosélytes, et les Brahmanes sont cette fois obligés de noyer cette tentative dans des flots de sang. Ils y réussissent; les Bouddhistes, chassés de l'Inde, se transportent au Nord-Est: en Tartarie, en Chine, en Corée, au Japon et au Thibet où, au centre de montagnes inaccessibles, se trouve encore le successeur de

Bouddha, *le grand lama*, qui s'intitule le représentant direct de Dieu sur la terre.

Le Bouddhisme a dans ses traits une grande analogie avec le Catholicisme ; le missionnaire Huc le constate lui-même après l'avoir étudié vingt années sur les lieux.

L'antériorité du Brahmanisme et du Bouddhisme étant indiscutable, l'on n'a pas songé à la contester, mais l'on a cherché à obscurcir ultérieurement la question en détruisant les preuves qui s'y rapportaient. Déjà l'incendie de la bibliothèque d'Alexandrie (1), mise par les uns sur le compte d'un calife, par d'autres sur celui du patriarche lui-même, était venu, quoi qu'il en soit, avancer grandement la besogne. Les envoyés de Rome, par la suite, travaillèrent à faire disparaître sur place le plus de documents possible. Peine superflue ! Ce mystérieux pays avait des asiles impénétrables, les archives du genre humain ne devaient pas disparaître, la lumière est faite.

Qu'est donc cette lumière, et que montre-t-elle ?

C'est qu'il y a identité complète entre les dogmes, les rites, l'organisation même du Brahmanisme, du Bouddhisme et du Catholicisme.

Serait-ce, dès lors, que les mêmes émissions de principes, les mêmes légendes, les mêmes faits se seraient — sans connexion consciente aucune — produits à 140 ou 60 siècles de distance ?

Qui peut admettre de telles coïncidences, poussées jusqu'aux plus infimes détails...

Remarquons d'ailleurs que l'authenticité des religions Indiennes que nous avons citées, est de beaucoup mieux établie que celle des débuts du catholicisme, puisque celle-ci ne repose que sur les assertions de *Pères de l'Eglise* ni témoins ni auditeurs directs ; que l'*Evangile* lui-même n'a pas été écrit par celui dont il raconte la vie et les enseignements ; que sa dernière version, la *Vulgate*, peut très-bien elle-même n'être pas conforme au texte ou à la tradition laissée par les premiers Apôtres ; qu'au surplus, enfin, l'*Evangile* tel qu'il est, *ne contient ni dogmes, ni rites encore moins*.

Si l'on note aussi que la religion juive n'est manifestement qu'une dérivation informe, impure et étroite du Brahmanisme, importée par Moïse et entretenue par les nombreux séjours des Juifs en captivité ; si l'on admet que ceux qui ont fixé les lignes de la religion catholique étaient imbus des principes juifs ou pouvaient les puiser aux sources mêmes, l'on sera conduit à dire :

(1) Cette bibliothèque contenait plusieurs éditions des Livres Sacrés de l'Inde ; plus les documents se rapportant aux religions d'Assyrie et d'Egypte.

Un homme, sans doute, est venu qui, au début de notre ère, a prêché la réforme.

De même que Christna et que Bouddha, cet homme a formellement dit *n'être point venu fonder une religion nouvelle, mais apporter la bonne nouvelle* dont son cœur était plein, la grande notion que l'inspiration lui faisait monter aux lèvres, à savoir que *nous sommes tous fils d'un même Père*, et que *nous devons dès lors nous aimer les uns les autres*.

Là s'est bornée sa prédication.

(A suivre.) C.

Le but de la vie selon la foi nouvelle.

Nous lisons dans le second numéro de la *Religion laïque*, dirigée par M. Fauvety, un article dont nous reproduisons les passages suivants qui se rapprochent de notre philosophie.

I

La première chose, la plus importante, la plus nécessaire, pour motiver nos actes et éclairer nos pas, c'est de savoir où nous allons, dans ce voyage qui s'appelle la vie.

Or, notre conviction profonde est que nous allons à la perfection et qu'il dépend de nous de l'atteindre.

C'est là ce que nous appelons *la foi nouvelle*.

La foi nouvelle n'est imposée par aucune autorité extérieure à la conscience. Elle ne se réclame d'aucune révélation surhumaine, d'aucun prodige, d'aucun miracle. Elle surgit librement de l'esprit de chacun, éclairé par la science, et reste soumise au contrôle de la raison, qui ne doit jamais abdiquer ses droits.

L'idéal de perfection que nous donnons comme but à la vie, à toute vie, s'accorde avec ce grand fait d'évolution qui nous montre la création terrestre s'élevant, par les diverses séries de classes, de genres, d'espèces, s'élevant des formes les plus élémentaires et les plus spéciales aux formes les plus riches et les plus complexes, pour aboutir à l'organisation humaine, type définitif et relativement parfait, où la nature, ayant accompli le cercle de ses évolutions, se possède et se connaît dans sa synthèse terrestre. Là, un règne nouveau commence. La Vie unie à la Raison engendre la Liberté. Le monde moral prend naissance, et l'on voit, au développement fatal de l'Ordre naturel, succéder le progrès libre, volontaire et conscient de l'Ordre social.

II

Affirmer que la destinée de l'homme est d'arriver à la perfection c'est supprimer la mort, en tant que destruction de l'être ; c'est montrer l'âme immortelle s'élevant progressivement, à travers ses vies successives, vers le type éternel de toute perfection et *le contemplant face à face*.

Telle est, en effet, la croyance de celui qui écrit ces lignes sincères, et, cette croyance qui lui fait aimer la vie et ne pas craindre la mort, il désirerait vivement la faire partager aux autres. Il s'y appliquera dans ses paroles et dans ses écrits. Il ne cessera d'enseigner que l'être ne disparaît à nos yeux, à l'heure de la mort, que parce que les organes matériels qui lui servaient de moyens de rapports avec le milieu terrestre, ont cessé leurs fonctions ; mais que rien de ce qui est ne saurait être anéanti, et que cette synthèse de vie que tant de synthèses antérieures ont préparée, cette âme humaine où la Raison divine s'est incarnée, conserve son propre dynamisme au-delà du tombeau et s'y retrouve toujours identique à elle-même, consciente de sa personnalité, riche de toutes les lumières, de toutes les forces, de toutes les vertus qu'elle a acquises durant sa trajectoire terrestre. Ce sont là « ces richesses qui ne périssent point », dont est formé notre héritage céleste, et qui constituent pour chacun de nous le capital disponible de sa vie future.

III

Cependant, quelque bonnes que soient les raisons sur lesquelles est basée notre croyance en une vie immortelle et progressive jusqu'à l'état parfait, nous n'exigeons de personne de croire ce que nous croyons, ni même de savoir ce que nous savons. Nous protestons de toutes nos forces contre toute contrainte imposée à l'esprit, soit au nom de la foi, soit au nom de la science.

Nous plaçons le but de la vie dans la perfection, et nous entendons par perfection cette plénitude qui consiste à se sentir vivre dans tout ce qui est, et pour tout ce qui est, en comprenant tout ce qui est. Mais, bien que nous ne fassions que répéter ainsi la formule évangélique : « Soyez parfaits comme Dieu est parfait », nous n'imposons à personne de croire à la possibilité pour l'homme de réaliser dans son absolu la fonction divine. « Il y a plusieurs demeures dans la maison de notre père. » Et il doit nous suffire d'aller d'abord vers la plus rapprochée. Cherchons donc, avant tout, la vie parfaite sur ce domaine terrestre. C'est là notre œuvre propre, actuelle, immédiate, comme individu et comme espèce, comme homme et comme humanité.

IV

On doit commencer à comprendre la portée morale de notre enseignement.

Avant tout, il fallait déterminer le vrai but de la vie.

Nous l'avons placé dans un idéal de perfection qu'il dépend de chacun de se prouver à lui-même ; car chacun peut le réaliser quotidiennement en sa personne, d'une façon toute relative, il est vrai, mais parfaitement concrète et saisissable.

Il y a là toute une révolution morale.

Aux promesses mensongères et intéressées d'une béatitude céleste, contre laquelle tout proteste dans le monde ; aux craintes malsaines et lâches d'un enfer éternel, incompatibles avec l'idée que nous nous faisons de la bonté divine, — craintes et promesses, qui, du reste, n'ont pas survécu aux âges de foi et d'enfance de l'humanité ; — à ces chimères théologiques, comme à ce matérialisme contemporain qui ne laisse à l'homme d'autre culte que celui du Veau d'or, du luxe et des jouissances bestiales, nous venons substituer un *objectif* qui n'est autre que l'idéal divin de toute perfection, Dieu lui-même considéré comme l'Être élevé à sa plus haute puissance.

Que cet idéal soit accepté, la conscience y trouvera son flambeau, et l'esprit humain, sachant où il va, ne tardera pas à prendre un essor nouveau et à découvrir des régions nouvelles.

.....

De son côté, l'homme, être relatif, se *divinise* progressivement, en marchant dans l'harmonie vers la plénitude de l'existence.

Comprendre ainsi la perfection et en faire le but de la vie, c'est montrer le progrès dans une puissance d'être toujours grandissante ; c'est inciter l'âme humaine à élargir de plus en plus la sphère de son activité, de son savoir et de son amour ; c'est, en même temps, lui proposer une *fin* toute contraire à celle de l'ascétisme, de la contemplation, de la macération et de toutes les doctrines qui aboutissent, par une diminution de puissance ou une privation d'être, à l'extinction, à la cessation de la vie, soit par l'absorption de la personne dans le tout, soit par l'immobilisation de l'âme dans la béatitude céleste ou dans la stérile vacuité d'un *Nirvâna* quelconque.

Nous répudions ces doctrines mortifères, basées sur une fausse conception du monde et de la vie. Voyant, dans toute forme matérielle, dans tout corps vivant, une manifestation de la pensée divine, nous ne pouvons admettre aucun antagonisme entre l'esprit et la

matière. Si l'idée est pure, comment l'expression ne le serait-elle pas ? La nature pour nous est sainte, parce qu'elle est la splendeur de Dieu, et nous ne faisons qu'imiter Dieu, lorsque nous demandons au corps, maintenu dans la santé et l'harmonie, d'exprimer la pureté de la pensée et la beauté de l'âme. Ch. F.

CORRESPONDANCE ET VARIÉTÉS.

**Un deuxième rapport du docteur américain
E. Crowell sur l'application de la soie au
traitement de la folie (1).**

Depuis le dernier rapport sur les expériences, qu'avec le D^r Kenney, j'ai faites sur la propriété qu'aurait la soie d'isoler les médiums de l'action des Esprits, j'ai eu l'occasion, de concert avec le D^r Buffum de Worcester (Massachusset), de constater de nouveau la réalité de cette précieuse découverte.

Le lendemain même de l'arrivée du docteur, comme *Red Jack*, son familier, se manifestait à lui, je proposai l'essai de la soie.

Il y fut consenti.

Je commençai alors par étendre un foulard déplié sur le derrière de la tête de mon ami. Une forte pression fut presque incontinent ressentie en cet endroit.

Je remontai ensuite le foulard, de manière à couvrir la nuque et la face. Au même instant, de douloureuses sensations étaient éprouvées dans les extrémités inférieures ; et dès que j'enlevai le mouchoir, tous ces symptômes disparurent.

Je voulus alors procéder à l'expérience complète.

Dès que le médium fut pleinement revenu à lui, comme il était déjà revêtu d'une chemise de soie qui lui couvrait à peu près tout le corps, j'achevai de le protéger en entourant complètement la tête d'un tissu de soie. Après quoi j'évoquai *Red Jack*, et l'invitai à essayer d'influencer le docteur.

Il était convenu que l'expérience durerait cinq minutes au moins.

Au bout de la première minute, le médium se plaignit de sensations douloureuses dans les mains et dans les poignets ; les mêmes symptômes furent bientôt éprouvés dans le bas des jambes, en

(1) Voir *Revue spirite* de juin le premier rapport sur la même question.

même temps qu'une sorte de pression très-sensible était opérée sur le sommet de sa tête. Les choses durèrent ainsi tout le temps que la soie fut appliquée. A peine fut-elle enlevée, que le docteur tomba presque sur-le-champ sous l'empire de son esprit familier, lequel déclara carrément que ses efforts avaient été aussi énergiques qu'infructueux, qu'il y eût certainement perdu son temps et sa peine, et que dans son opinion, — imitant en cela l'exagération du guide du D^r Kenney, — il ne doutait pas qu'aucun Esprit, quel qu'il fût, ne pût surmonter un tel obstacle.

Il est à noter, en effet, que l'action médianimique, à caractère d'autant plus marqué qu'elle était limitée de champ, fut seulement ressentie aux extrémités qui n'étaient pas couvertes, de telle sorte qu'il est aisé d'imaginer un vêtement protecteur qui ne laisserait que la tête en dehors, laquelle pourrait très-facilement aussi être garantie.

J'interrogeai *Red Jack* pour savoir son opinion sur l'introduction de ce procédé dans les maisons d'aliénés. Il répondit que plus de la moitié, en effet, des hôtes de ces maisons n'étaient que les victimes d'obsessions plus ou moins caractérisées, et qu'en y appliquant ce remède de la soie, la plupart des Esprits obsesseurs perdraient leurs moyens d'action, et ne tarderaient pas à abandonner la partie.

L'application de ce mode de traitement est, selon moi, indiquée dans tous les cas où l'action perturbatrice d'Esprits désincarnés est apparente ou simplement probable.

Je crois l'épilepsie, comme la folie, due très-souvent à de semblables causes.

La mélancolie invétérée est quelquefois aussi engendrée par des suggestions intimes du même ordre ; et ainsi en est-il, non-seulement de la tendance au suicide que l'on rencontre chez certaines gens, sans motifs apparents, mais encore de certaines propensions à s'adonner aux plus vilaines passions, à l'intempérance entre autres, qui parfois se manifestent, comme soudainement, chez des personnes qui jusqu'alors n'y avaient nullement paru portées.

L'on aura, par l'application de la soie, un procédé pratique et aisé, sinon de traiter radicalement tous les cas de ces actions réflexes, du moins d'en réduire singulièrement le nombre, et, en tous cas, d'éclairer par élimination d'une des causes possibles, sur le diagnostic vrai d'où dérivera peut-être l'indication du traitement à ordonner.

Dans un ordre d'idées moins essentiellement médical, j'émettrai, en terminant, l'hypothèse que l'application de la soie pourra peut-être aussi mettre les personnes de caractère faible à l'abri de

la domination morale importune qu'un autre individu pourrait exercer sur elles.

Enfin, je ne cesserai, en attendant d'autres expériences, de convier les esprits éclairés et indépendants de notre époque à vouloir bien parcourir aussi, par leurs recherches et leurs méditations sur un sujet que je n'ai évidemment encore fait qu'ébaucher, une carrière si riche peut-être en découvertes intéressantes pour l'humanité.

Brooklyn (New-York), 24 avril 1876.

(*Spiritual Scientist.*)

E. CROWELL, M. D.

CORRESPONDANCE.

En juin dernier nous avons inséré un article publié par le « *Spiritual Scientist* » ayant pour objet l'application de la soie au traitement de l'obsession ou de la folie. Comme cette étude est très-importante, nous prions les adeptes de la doctrine de vouloir bien nous faire connaître les observations exactes qu'ils auraient pu recueillir et les résultats qu'ils auront obtenus dans leurs investigations. Avant d'en faire une méthode scientifique, nous devons avoir pour base des faits nombreux sur lesquels nous puissions nous étayer.

Il est à notre connaissance qu'un jeune homme, obsédé depuis quelques années, se trouve délivré de son ennemi invisible depuis qu'il fait usage de la soie. Nous publierons dans notre prochain numéro le rapport qui doit nous être remis par un de nos frères spirites de Paris, qui traite cette obsession.

Le premier jour, nous disait-il, j'ai exercé une forte magnétisation sur le jeune infortuné pour éloigner l'obsesseur. J'ai placé le malade dans un bain préalablement magnétisé, il en est sorti trente minutes après, et on le recouvrit aussitôt d'une chemise, d'un caleçon et d'une calotte en soie. L'enfant est tranquille et calme, ne fait plus de bruit, et sa mère est heureuse en le voyant presque entièrement guéri.

Madame Bourdin, bien connue du monde spirite par ses relations, ses guérisons magnétiques et surtout par ses écrits, nous adresse la lettre suivante que nous croyons devoir publier à cause des réflexions sérieuses sur l'application de la soie.

11 septembre 1876.

« Messieurs et chers frères,

« J'ai lu avec le plus vif intérêt les deux articles signés D. A. C., insérés dans la *Revue* de juin, le premier traitant de l'usage qu'on peut faire de la soie dans les cas de folie, et le second admettant la possibilité qu'un Esprit puisse changer de corps avant la mort.

« Permettez-moi de faire au sujet du premier article quelques observations qui pourront servir à notre instruction, et de voir avec vous dans quelles circonstances on peut appliquer la soie au traitement de la folie.

« Depuis quatre ans je remarque que, dans certains cas, l'emploi de cette substance calme momentanément la crise. La soie étant un mauvais conducteur des fluides, il est donc nécessaire d'en modérer et d'en bien diriger l'usage.

« Aussi, lorsqu'on magnétise un aliéné, faut-il le débarrasser auparavant de tout vêtement de soie et de tout bijou saillant (les métaux devenant tantôt absorbants, tantôt répulsifs, suivant la nature des fluides qu'exige la maladie que l'on traite).

« Si on doit agir sur un fou furieux auquel il est urgent de mettre la camisole de force afin de pouvoir le maintenir, il est bon, avant de prendre cette mesure, de lui jeter sur la tête un capuchon de soie noire. Aussitôt, on pourra l'approcher sans crainte, prendre les mesures de sûreté nécessaires, et après cela lui enlever le capuchon. Alors seulement la magnétisation peut commencer. Il est encore bon, une fois la séance terminée, de placer un foulard autour du cou et sur la poitrine du malade, dans le but de neutraliser l'action des fluides mauvais, et de maintenir celle des bons que le magnétiseur a pu faire pénétrer. Je crois cette manière de procéder excellente pendant les premiers jours d'un traitement magnétique, car les guérisons spontanées sont des cas très-rares. Mais lorsqu'on peut constater un mieux sensible, il faut se garder de faire usage de la soie, afin de ne pas paralyser l'influence des bons Esprits qui commencent à triompher et de ne pas laisser le malade dans un état stationnaire.

« Je termine en disant que dans les cas d'obsessions graves, il serait prudent que le magnétiseur se couvrît de soie, lorsqu'il dégage le malade. On a des exemples de personnes sensibles qui ont subi l'influence de celles qu'elles essayaient de soulager. Je me réserve prochainement quelques observations sur l'article intitulé : *l'Ermite du Michigan*.

« Agréez, messieurs et chers frères, l'assurance de mes sentiments fraternels.

Antoinette BOURDIN. »

Fait remarquable de bi-corporéité

Publié par le « *Spiritual Scientist* » de Boston dans son numéro du 6 juillet 1876.
(Trad. mademoiselle Henebry.)

Les Allemands possèdent dans leur langage un mot très-significatif, — celui de *doppell-ganger* (Doppell, double; ganger, qui va, qui marche), — pour qualifier ce phénomène qui permet à certaines personnes de se montrer loin, quelquefois même très-loin, de l'endroit habité actuellement par leur corps. De pareils cas d'apparition sont, aujourd'hui, trop nombreux et trop bien constatés, des deux côtés de l'Atlantique, pour admettre le moindre doute sur leur réalité.

Un correspondant du *Norwich Bulletin* décrit ainsi une scène dans laquelle il a été le principal acteur, et où, après avoir traversé le globe, après avoir passé en un clin-d'œil d'un hémisphère à l'autre, il se trouve tout à coup dans la ville de New-York, au milieu de ses amis et de ses connaissances, et apprend, par la même occasion, une nouvelle inédite concernant sa propre famille. Voici sa lettre à l'éditeur du journal *le Bulletin* :

« Monsieur,

« Un article que j'ai lu ce matin dans le *Bulletin* au sujet des songes et des rêves, et dans lequel la question suivante se trouve posée : « L'âme peut-elle réellement quitter son corps et errer à volonté, sans tenir compte du temps, sans se laisser arrêter par la grandeur des distances, etc., etc.? » me rappelle certains faits bizarres qui me sont personnels, et principalement le suivant. C'était en 1843, lorsque je fus à bord « *The New London Whaler* (baleinier) *Henry Thompson*, » qui se trouvait alors dans l'Océan Atlantique Austral. Je venais de *faire le quart* sur mon vaisseau par un temps de pluie et d'orage; et, fatigué, trempé, grelottant, dès que mon service fut terminé, je descendis en toute hâte, me déshabillai vivement, et me glissai *in puris naturalibus* entre deux couvertures de laine bien chaudes et bien moelleuses.

« Mes dernières paroles avant de m'endormir furent : « O Dieu, quel bonheur ! quelle différence entre *faire le quart* sur le pont et le faire dans un confortable hamac ! » Et presto, me voilà à New-York ! Il était de bonne heure. Je *débarquai* à la *Battery*, et la basse partie de la ville avait cet air désert qu'elle porte habituellement. J'aurais voulu flâner un peu, examiner en détail des lieux que je n'avais pas contemplés depuis si longtemps, mais j'étais dominé par l'impression que ma visite ne devait pas se prolonger, que mon temps était limité, qu'il fallait courir tout de suite voir mes parents, afin de

me trouver prêt à reprendre mon service à bord le bateau dès que la cloche sonnerait. Donc, je me précipitai vers Broadway (le boulevard des Italiens de New-York), et le montai aussi vite que mes jambes pouvaient me le permettre. Me voilà bientôt à la Bowery, dont j'avais conservé un si vif souvenir. A mesure que la matinée avançait, la ville prenait un aspect plus animé. Des fourgons, des carrioles, des omnibus commençaient à circuler, les marchands retiraient les volets de leurs boutiques, les passants allaient et venaient d'un air affairé, se pressaient, se heurtaient; les ouvriers couraient à leur travail, emportant leurs outils et le repas du matin dans des boîtes en fer blanc; les rues devenaient toujours de plus en plus vivantes, la foule s'y portait davantage. Je rencontrai plusieurs personnes de connaissance, mais je n'avais pas le temps de leur parler. Je me contentais de les saluer en passant, et je remarquai que la plupart d'entre elles paraissaient étonnées de me voir. Il y en avait qui s'arrêtaient tout à coup, avec l'intention évidente d'entamer avec moi un bout de conversation, mais je m'esquivais lestement, envoyant des sourires et des salutations à droite et à gauche, poussé comme j'étais par le besoin impérieux d'arriver au toit paternel et de revoir les miens, ne fût-ce que pour un instant. Enfin, j'arrive, je vois ma maison, j'y touche presque, lorsqu'un ancien camarade de pension m'arrête tout court, et, *nolens volens*, il faut qu'il bavarde un peu avec moi. Comment allais-je? Depuis quand étais-je de retour, etc., etc. ?

« Impossible de me débarrasser de cet ami importun : il veut à toute force me débiter les nouvelles de l'endroit, et m'annoncer surtout que j'ai une petite sœur qui vient de naître, que sa mère a passé la nuit auprès de la mienne, et..... la cloche sonne sur le navire ! — Vigie de tribord, alerte ! je saute en bas de mon lit, désappointé, furieux de n'avoir pu continuer mon voyage.

« Or, vous allez dire que dans tout ceci il n'y a rien de bien extraordinaire, et, en effet, ce songe ne vaudrait pas la peine d'être raconté si ce n'est que :

« 1° Une petite sœur, dont j'ignorais complètement l'arrivée probable, et que j'ai seulement vue trois ans après, est venue s'ajouter à notre famille, — ce jour-là même ;

« 2° Les amis que j'ai rencontrés en chemin ont juré m'avoir vu et m'avoir parlé. Ils l'ont dit à ma pauvre mère, qui en fut tellement impressionnée que, pendant longtemps, elle me pleurait comme mort ;

« 3° Et plus étrange que tout le reste, c'est que, l'heure à laquelle je me suis trouvé de retour sur mon vaisseau, correspon-

dait exactement avec le réveil de ma ville natale, en tenant compte, bien entendu, de la différence de longitude.

Votre serviteur dévoué,

H. MCKAY.

Steam Barge Peter Cooper, Norwich, Connecticut.

21 juin 1876.

Les Esprits ne peuvent pas toujours nous entendre ni nous voir.

Tiré de *l'Identité du Christianisme primitif et du Spiritisme*,
par E. CROWELL, 2^e vol., ch. v.

Il est intéressant de traiter ici de la faculté qu'ont les Esprits d'entendre nos conversations, parce que même des spirites possèdent des idées erronées sur ce point.

J'ai consacré beaucoup de temps et d'attention à éclaircir ce sujet, et je suis arrivé à cette conclusion que la plupart des Esprits ne nous entendent pas distinctement lorsque nous parlons, mais qu'il leur est généralement plus facile de lire nos pensées, en s'y appliquant particulièrement toutefois, ce qui fait qu'en général nos pensées et nos paroles ne les frappent pas, passent inaperçues pour eux. Les Esprits inférieurs ne peuvent percevoir nos pensées, et le bruit seul de nos paroles les frappe, d'où et à condition qu'ils y prêtent attention, ils ne peuvent comprendre que les conversations que nous tenons à haute voix.

Old John et Big Bear, mes familiers, se disent capables, tant qu'ils ne sont pas occupés à actionner leur médium, d'entendre les voix humaines partout où ils sont. La présence d'un médium, si ce n'est du leur propre, est cependant nécessaire pour qu'ils perçoivent bien distinctement les sons. Dès qu'ils actionnent particulièrement un médium, ils n'entendent plus d'autres voix que la sienne.

Un soir, mon ami S. était chez moi et nous causions, lorsque je sentis, — à certaine sensation qui m'était connue, — la présence d'un Esprit sympathique. Présumant que ce pouvait être celui de feu madame S., je voulus tenter une expérience, et je le priais à haute voix de vouloir bien faire telle chose. Le lendemain, j'acquis la conviction que l'Esprit de madame S. se trouvait près de moi. Je le pris cette fois directement à partie, et lui demandai s'il avait acquiescé à ma demande de la veille. Il me répondit qu'il ne savait pas ce que je voulais dire. Je m'informai s'il n'avait été là, le jour précédent, tandis que je causais avec son mari. Il me dit que oui,

mais qu'il n'avait pas fait attention à moi, et qu'il n'avait rien entendu, sauf la citation de son nom.

Big Bear de son côté me dit que lui aussi s'était trouvé là, qu'il m'avait entendu m'adresser à madame S., qu'il avait compris que j'avais en le faisant un but quelconque, mais qu'il n'avait pu discerner quel était ce but.

Un autre de mes amis désincarnés m'apprit que, laissés à eux-mêmes, c'est en général avec difficulté qu'ils peuvent soit nous entendre parler, soit même lire dans nos pensées, que nous leur faisons l'effet de véritables apparitions, qu'ils n'aperçoivent notre corps matériel que confusément, et nullement notre corps spirituel ou périsprit; mais qu'en présence d'un bon médium, ils peuvent nous entendre distinctement, nous voir presque aussi bien que nous nous voyons nous-mêmes, et qu'il leur est également possible, en pareil cas, de lire dans nos pensées. De même, sans l'assistance d'un bon médium, ils n'aperçoivent que très-imparfaitement les objets matériels, ne peuvent lire l'écriture imprimée de dimension ordinaire, et avec cette assistance, ils ne peuvent, en général, percevoir au-delà de leur voisinage immédiat.

L'Esprit de mon père défunt confirma ces aperçus, et ajouta que sans médium il avait grand'peine à saisir le sens même des phrases entendues, et que sa capacité, sous ce rapport, était encore influencée par l'état de l'atmosphère. C'est ainsi que par temps clair et doux, il pouvait aisément nous entendre, tandis que par temps sombre et orageux, il lui était souvent impossible d'entendre un seul mot de ce que nous disions. Il essayait bien alors d'y suppléer en lisant dans notre esprit, mais cela même ne lui était pas toujours possible. Mon père ajouta que bien que telles fussent les conditions imposées généralement aux Esprits, il était parmi eux des exceptions, c'est-à-dire des Esprits qui, en toutes circonstances, pouvaient aussi bien nous comprendre que nous entendre et nous voir, mais que ces Esprits étaient particulièrement doués.

D'autres communications issues de sources diverses, ont corroboré ces données. J'ai certainement été très-étonné d'apprendre que les Esprits ne voient pas toujours nos corps spirituels, et j'ai d'autant plus hésité à me rendre à cette assertion qu'elle était contraire à ce que je croyais auparavant. Le sujet pourra d'ailleurs être repris par d'autres investigateurs.

Un autre point intéressant qui me fut appris, c'est que les Esprits, voire les plus avancés, ne pouvant guère communiquer entre eux par sons articulés, sont obligés de le faire par la seule transmission de la pensée. Quelquefois, sans médium, et lorsqu'ils

se trouvent dans le rayon de notre atmosphère, ils peuvent bien parvenir à prononcer quelques mots, mais leur voix ne tarde pas à expirer, à tomber. Ceux d'entre eux qui sont le plus coutumiers de visiter notre terre ont le plus de facilité à cet égard, et de même qu'il a été dit à propos de leur faculté à nous entendre, il leur faut généralement encore de bonnes conditions atmosphériques, et surtout l'assistance d'un bon médium.

Remarque. — L'on peut résumer cette traduction littérale d'un paragraphe entier du D^r Crowell, en disant : il y a longtemps qu'*Allan-Kardek* a établi que les Esprits ne peuvent lire la pensée, pénétrer l'être que des Esprits, incarnés ou désincarnés, qui leur sont inférieurs en avancement spirituel.

Dès lors, à part ce qui a trait à la parole articulée des Esprits, phénomène qui plus que tout autre de l'ordre phonétique implique nécessairement la présence, le concours d'un médium, c'est-à-dire de son fluide semi-matériel, l'article revient à dire : Les Esprits qui nous sont relativement inférieurs, ne pénètrent pas nos pensées, n'entendent tout au plus que les sons que nous émettons ; ceux, au contraire, qui nous sont supérieurs peuvent l'un et l'autre, mais pénétrant aisément notre être, sans concours aucun, usent préférablement de ce procédé.

L'on voit aussi, une fois de plus, que dans toutes les manifestations extérieures, le concours, — conscient ou non, peu importe, — de médiums est nécessaire ; d'où l'on induit que pour produire le mouvement actuel du Spiritisme, il a suffi (le monde désincarné ne changeant nullement sa manière d'être), que les corps humains reçussent de la nature les dispositions propres à donner la faculté médianimique à leurs possesseurs. Avant le milieu du siècle actuel, le monde spirituel existait donc tel que maintenant, tel que toujours, mais, sauf d'infimes exceptions, il n'était pas donné à l'homme d'y pénétrer. D'où encore, à défaut d'autres preuves, le mouvement actuel nécessité par les besoins moraux de l'époque, mouvement qui prend la forme d'une sorte de grande révélation à participation connexe toutefois, et des intelligences spirituelles, et de la raison humaine, — caractère propre à toute découverte d'ordre scientifique, le seul qui convienne à notre temps. — Ce mouvement, disons-nous, qu'une légère modification dans l'agrégation des molécules constitutives de nos corps matériels a suffi à produire, est bien imprimé par la volonté puissante du Souverain-Maître de la nature ; il n'est dès lors, en aucune de ses phases, contraire ni au-dessus des lois de la nature, et lorsque sa carrière sera remplie, — si toutefois elle l'est jamais, — il suffira que la constitution du corps humain redevienne, comme avant, impéné-

trable à l'influx spirituel, pour que les phénomènes spirites cessent de se produire, pour que l'humanité — remise, espérons-le, en bonne route, — continue un certain temps encore à courir sur son erre.

Cette digression nous a été inspirée en lisant la correspondance fort intéressante sans doute, mais plus spécieuse que fondée en ses déductions, croyons-nous, qui a paru récemment dans le *Message*.

Comme le représente, du reste, l'intelligente et sympathique rédaction de ce journal, le *surnaturel* n'existe pas pour nous autres spirites. Tout ce qui existe est compris dans la nature, est soumis à ses lois, est naturel par suite. Seulement, nous sommes loin encore de connaître tout ce qui est ; et l'on concède aisément que les faits qui nous frappent pour la première fois, ou qui n'ont encore été constatés qu'à de rares intervalles, faits plus ou moins étudiés d'ailleurs, soient provisoirement cotés *extraordinaires*.

Il n'y a donc pas, en réalité, à discuter sur le mot *miracle*.

L'Académie seule a tort si elle qualifie de miracle un phénomène contraire aux lois de la nature, car il n'en est pas.

Mais en remontant à l'étymologie propre du mot, en appelant *miracle* tout phénomène digne, à un degré quelconque, d'être admiré, d'exciter l'étonnement au moins passager, l'on mettra d'accord la langue française et la raison ou la vérité. Remarquons seulement qu'au fur et à mesure que nos connaissances augmenteront, l'emploi de ce mot, dans sa due acception, sera de moins en moins fréquent, d'où le plus simple serait encore de le rayer de la langue académique, comme il l'est déjà du domaine scientifique.

D. A. C.

Communications.

CONSEILS. — DONNER ET RECEVOIR.

Médium, M. P.-G. L.

Tout ce qui est, n'existe qu'en vertu d'une loi physique et morale sentie par le cœur, expliquée par la raison, démontrée par l'histoire et la science ; aux incarnés, il faut donc selon moi, Esprit ami, pour alimenter et maintenir la vie, pour empêcher la corruption de l'âme et du corps, deux courants fluidiques solidaires qui se déduisent en deux mots : *Donner-Recevoir*. Avec ces deux éléments, ces leviers pleins de puissance, on peut maîtriser l'instinct pernicieux des individualités pleines de vanité prétentieuse, car la

logique, la raison, vous ordonnent de mettre un frein à ce qui menace de tout envahir. L'égoïsme, qui se couvre du manteau de la moralité, n'est que de la vanité.

En effet, il est temps que les masses humaines puissent invoquer un Dieu dont ils comprennent la grandeur et la bonté réelle, et ce n'est pas en psalmodiant un hommage dans une langue étrangère, que les fils de l'Eternel se seront rapprochés de lui; la raison est un attribut divin, sa cause dirigeante est l'idéal et l'homme a perdu la trace sacrée!!! Vos guides spirituels viennent à vous pour vous ramener à l'idéal, cette grande vérité; ils veulent régénérer la foule immense qui, privée de la vie de l'âme, est semblable à une dépouille mortelle abandonnée par le principe intelligent et vivifiant.

Oui, nous voulons atteindre ce résultat, relever les âmes abaissées et leur faire tout connaître afin qu'elles puissent aimer comme Dieu le désire, et dans cette œuvre nous serons secondés par la souffrance, ce grand moyen de la vie; l'amour et ses grandes joies morales sont une conséquence de la puissance de souffrir, car celui qui n'a pas reçu au cœur les blessures douloureuses, ne peut sur la terre, concevoir d'une manière bien lucide les devoirs de la solidarité; les harmonies célestes effleureront à peine son intelligence. Oui, les grandes peines sont la gestation des grandes vérités, elles seules peuvent donner l'intelligence du mot divin : *Aimez-vous*, car la satisfaction de l'esprit est d'autant plus féconde, qu'elle est proportionnée aux angoisses énergiquement endurées. Après les rudes épreuves, vient la vie morale qui met votre personnalité en harmonie, soit avec elle-même et avec tous les êtres, soit avec les Esprits supérieurs qui vivent dans la paix et l'harmonie universelle.

Ainsi, aidés par vos guides spirituels, continuellement vous avez reçu de bons avis, des effluves bienfaisantes qui vous permettaient de surmonter les peines, d'éviter bien des écueils; en priant, vous avez toujours beaucoup reçu, et vos méditations ont dû vous prouver cette autre vérité si lumineuse que le bon emploi de vos forces libres donne une volonté précieuse, puisqu'elle détermine votre état futur et que l'incarné représente la somme de liberté acquise, celle qui présida à tous ses actes matériels et moraux.

Avec une lenteur progressive, vous êtes, mes amis, arrivés à dépasser l'état brutal, sexuel et grossier des tribus d'autrefois, vous fuyez par vos tendances nouvelles tout ce qui est farouche et trop guerrier; vous vous détachez peu à peu du mysticisme que rien ne définit; vous n'acceptez plus le paradis où l'on se repose éternellement dans le bonheur égoïste des élus; vous êtes certains, en de-

hors de cette existence, de conserver la mémoire du passé, car le souvenir est essentiellement la question *sine qua non* de votre immortalité. Enfin, vous êtes arrivés à ce point, d'être convaincus que votre personnalité se perpétue à l'aide d'existences successives et que le livre de la vie, fermé momentanément aux yeux du vulgaire, lorsque l'organisme est usé, s'entr'ouvre toujours avec un feuillet nouveau qu'il vous faudra remplir. Le mouvement et le travail étant dans vos existences terrestres ou célestes, les moteurs de tous les progrès dans la hiérarchie spirituelle, la vie devient une chaîne indestructible qui, aussi bien dans l'ordre physique que dans l'ordre moral, unit les êtres qui s'agitent à la surface d'un globe.

Ce qui est indiscutable, clair et vrai, c'est que pour arriver à ce point vous avez *reçu* avec largesse; *recevoir* implique qu'il vous faut *rendre* de même à qui demande; oublier ce devoir, c'est se conserver un compte terrible à régler dans l'autre vie, puisque Dieu vous a donné la mémoire en même temps que le repentir. L'expérience et l'étude vous prouvant que, selon vos dernières œuvres, vous êtes ou abaissés ou élevés dans l'erraticité, je viens, mes chers amis, vous bien recommander de donner toujours, de donner avec effusion, largement, car plus vous montez et plus s'accroissent les liens de la solidarité; oui, éclairez la route qui conduit la grande famille humaine vers ses destinées, et n'oubliez pas que Jésus, le grand missionnaire, a laissé cette parole prophétique : *Vous êtes tous un !*

Le mal est né de cette source empoisonnée : *Regardez comme indigne et avilissant le travail trois fois saint*. La réincarnation qui unit indissolublement toutes les énergies, vous donne cette satisfaction sublime : l'effort individuel de chaque incarné accompli en vue du bien de tous; ainsi compris, le travail classe chaque individualité; dans l'erraticité, *elle est à son rang selon sa valeur*. La fonction qui correspond à cet état moral étant une balance certaine, avec laquelle chacun mesure la part de chacun, dans la destinée collective des Esprits, la philosophie ou doctrine nouvelle, qui tend à concentrer toutes les consciences dans une foi générale, constituera l'unité harmonique en glorifiant le travail sous toutes ses formes; si la science et la raison rectifient bien des partis pris et des préjugés erronés, le Spiritisme réhabilite l'activité humaine.

Actuellement, les malédictions de la bible Juive s'atténuent; l'oisiveté sera bientôt une flétrissure, le travail la glorification. Nos adeptes qui ont pu bien saisir le rapport constant qui existe entre les labeurs de cette terre et ceux de l'autre vie, savent bien que de cette dualité bienfaisante sortira la preuve de l'inanité des vieux

dogmes, calqués sur la théogonie Persane, tels que l'éternité des peines infernales et l'inactivité des joies du paradis.

Je résume ainsi la pensée qui dicte ces pages : La souffrance pousse au bien, à l'idée salutaire du travail, à la conception de l'autre vie par la solidarité. Vos amis de l'espace, ces morts si vivants qui déchirent le voile interposé sciemment entre vous et ces horizons sublimes, ces réalités consolantes, seront satisfaits et récompensés grandement, si vous préconisez ce double courant dont je vous ai parlé, qui alimente la vie universelle et la maintient et que j'ai nommés : *Donner et recevoir*.

(A suivre.)

UN ESPRIT.

Une critique inédite du Spiritisme.

Les amateurs d'une douce plaisanterie perdraient une excellente occasion de s'égayer, — et elles sont rares au temps où nous sommes, — s'ils ne lisaient dans le *Spiritual Magazine* d'août dernier, le nouvel article que le baron allemand *C. Dirckinck Holmfeld* vient de faire insérer sur la question de la *Réincarnation*, en général, et sur l'un de ses champions, miss *Anna Blackwell*, en particulier.

L'on sait que le *British National association of spiritualists* ayant mis au concours la question de traiter de *l'influence probable du spiritisme sur la situation sociale, morale et religieuse de l'humanité*, le mémoire couronné fut celui de l'éminent traducteur des œuvres d'Allan Kardec, miss *Anna Blackwell* (voir *Revue spirite* 1876, p. 84), mémoire dans lequel la *Réincarnation* est incidemment abordée.

Les membres du Jury, ainsi que la plupart des membres de l'association anglaise, ne sont pas encore *Réincarnationnistes*, mais en gens de bonne foi, d'intelligence et d'honneur, ils n'ont considéré que la logique du discours, la vraisemblance — au moins — des preuves, et, sans partager peut-être toutes les idées de l'auteur, ils n'ont pu méconnaître que de tous les mémoires, — *et qui sait si M. Holmfeld n'était sur les rangs?* — celui de miss Anna était le mieux pensé, le mieux écrit, le meilleur enfin.

Inde iræ... de M. le baron qui, après avoir pris son temps, — six mois environ, — vient d'écrire qu'en « apprenant la distinction dont miss B... avait été l'objet, il avait été ahuri, tout comme si on lui avait dit qu'un aveugle venait d'être applaudi pour avoir traité des couleurs.

L'entrée en matière, on le voit, est charmante.

« Que, du reste, miss B... n'était que secondairement responsable des erreurs qu'elle avait endossées, parce qu'elle était femme, et que souvent femme varie (1); tandis que l'homme (droit sur ses ergots et ferme comme un roc) (2), l'homme seul sait raisonner sans risquer de s'égarer. »

D'où la conclusion, par nous tirée, que le Jury anglais, composé d'éléments masculins, a dû bien juger, que son verdict doit être tenu pour valable, conclusion inattendue sans doute de M. le baron qui, en émettant la singulière prémisse que dessus, ne songeait peut-être qu'à se l'appliquer.

Ayant ensuite cru voir que suivant miss Anna, l'homme, l'animal, le végétal et le minéral étaient tout un, « de quel pied, s'écrie-t-il, foule-t-elle donc le pavé de Londres, ce pavé tout plein, peut-être, de miss B. en herbe. »

Le trait, quelque spirituel qu'il s'efforce de paraître, est pesant, on en conviendra, et en vrai pavé qu'il est, ne s'élève guère au-delà du sol ou des pieds de l'auteur qui, du reste, n'en paraît nullement blessé, au contraire ! car il continue :

« Je suis le premier (on le croit sans peine) à avoir découvert que le principe de la réincarnation est d'origine jésuitique; oui, que ce principe a été traîtreusement mis en circulation pour combattre plus aisément le « Spiritualism » sur son propre terrain; (l'on croyait généralement pourtant que le « Spiritualism » était confiné aux pays Saxons, et que le principe de la réincarnation avait été émis tout d'abord dans les pays latins) » et qu'aussitôt émis, il a été chaleureusement accepté, puis propagé, par les femmes, seules adeptes, ou à peu près, du « Spiritism », par les femmes que la parole mielleuse et insinuante des disciples de Loyola ne manque jamais de séduire. »

Il n'y a pas moyen, après cela, de douter un seul instant que l'honorable baron ne connaisse parfaitement ce dont il parle (3). Nous nous bornerons donc à faire remarquer que présenter le Spiritisme comme l'œuvre des jésuites, c'est une invention qui dépasse les limites du grotesque, et qui provoquerait, certes, le plus inextinguible des fous rires, si... le souvenir de notre pauvre *Leymarie* n'était là pour nous inspirer de tout autres sentiments ! Il est certain que c'est là une assertion à faire étrangement réfléchir le condamné du 16 juin.

« La Bible, le nouveau Testament, contiennent-ils un seul mot

(1) Voir *Revue Spirite* 1876, p. 267.

(2) Victor Hugo, *Le Roi s'amuse*.

(3) Scarron, *Iliade travestie*.

ayant trait à la réincarnation ? » poursuit notre baron qui ne se rappelle pas, apparemment, les paroles de *Jésus à Nicodème*, non plus que celles où le Christ témoigne qu'*Elie* s'est réincarné en *Jean-Baptiste*.

Enfin M. Holmfeld « *accuse le Spiritisme d'enrayer le développement individuel* », sans doute parce que le principal objectif que notre doctrine pose à l'homme est celui du *progressement intellectuel et moral* ;... et il (M. Holmfeld) termine son intéressant factum, non-seulement en condamnant *ex cathedra*, « *les erreurs des miss B. et des Rivails* ; » (sic) ; mais encore en gourmandant vertement les « *spiritualists anglais, d'avoir couronné des inepties dignes du Coran ou du Livre des Mormons, au lieu de s'être adressés à lui, ou de l'avoir cru, lui baron prussien, quand il professait sur l'unique et véritable système des choses* ».

Voilà qui s'appelle parler, et un monsieur qu'on n'accusera pas d'un excès de modestie, non plus que de ne pas appliquer ce que *Pascal* dit du *moi haïssable*, et encore moins de s'embarrasser de cette vieille maxime : « *Il faut étudier pour savoir, savoir pour comprendre, comprendre pour juger.* »

D. A. C.

Une anecdote de la presse.

On lit dans le *Figaro* du 15 septembre :

« Le *Français* raconte, d'après le *Daily-News*, une singulière anecdote. Il s'agit de la mort de M. Smith, le célèbre assyriologue.

« M. Smith est mort à Alep, le 19 août, à six heures de l'après-midi. Le même jour, et environ trois quarts d'heure ou une heure après, un ami et un compagnon d'étude de M. Smith, M. Delitzch, allait à la maison d'une personne à laquelle il avait besoin de parler. Dans la course qu'il avait à faire pour s'y rendre, il passa devant la maison qu'habitait M. Smith lorsqu'il vivait à Londres, et il entendit tout à coup son nom prononcé avec un cri très-perçant qui lui causa une vive émotion. L'impression fut si vive qu'il s'arrêta, regarda sa montre et, sans faire mention de la circonstance, il écrivit l'heure sur son carnet. Quand la mort de M. Smith fut connue à Londres, M. Delitzch fut frappé de la coïncidence si étrange entre la date de cette mort et le cri qu'il avait entendu. »

Que ce fait semble d'une *étrangeté* exceptionnelle à ces messieurs de la presse courante, nous n'en sommes point étonnés. Lorsqu'on s'est attribué comme eux la mission de redresser les intelligences boiteuses et de faire la lumière dans les arcanes de ce bas-monde,

on n'a pas de temps à perdre à l'examen de certains détails. Nous comprenons fort bien cela, mais nous regrettons que ces messieurs se croient obligés d'aller si vite en besogne. Autrement ils sauraient que le fait dont ils signalent l'étrangeté est beaucoup moins rare, pour ne pas dire plus fréquent, qu'ils ne l'imaginent (1). Et le sachant, ils n'eussent certainement pas manqué d'en chercher, d'en découvrir la cause et d'en faire part au public dont ils ont pris charge.

Ce que nous comprenons plus difficilement, c'est que tout en dédaignant, des hauteurs où ils planent, de s'occuper de ces bagatelles, ils ne permettent pas que d'autres s'y arrêtent et se hasardent à en donner l'explication. Essayons, nous, spirites, d'y toucher : « Halte-là ! nous crient-ils, ce sont questions réservées et non pas de votre compétence, réservées à nous et à nos amis qui ne nous en soucions guère. » Insistons-nous, ces messieurs, en chœur, nous apostrophent des épithètes les moins parlementaires et nous signalent à qui de droit comme des échappés de Charenton qu'il serait sage de ramener à la douche. Soit, mais en attendant, messieurs, permettez-nous au moins de vous faire humblement observer que, si nos explications n'ont pas le sens commun, le public attend depuis bien longtemps les vôtres et que le mot *étrange* n'en est pas une, quelque grâce et dextérité que vous mettiez à l'appliquer à tous les cas où votre science — infaillible pourtant — se trouve en défaut. Etrange !! même suivi de points d'exclamation, ne répond pas à tout. Quelque chose de plus précis ne serait-il pas préférable ? Ne craignez-vous pas d'ailleurs que ce bon public, si accommodant soit-il, ne finisse par soupçonner que vous lui servez un peu trop souvent des mots pour des idées.

Nous ne sommes plus au temps de Molière, à cet heureux temps où « *tarte à la crème* » suffisait aux beaux-esprits pour se tirer d'affaire.

Une dernière et non moins humble observation, — celle-ci à l'adresse particulière de messieurs du *Daily-News*, du *Français* et du *Figaro* : Leur récit s'accorde on ne peut mieux pour constater que M. Smith mourait juste au moment où son ami entendait le cri qui l'a si vivement ému, et qu'alors les cadrans d'Alep marquaient six heures du soir et la montre de M. Delitzch approchant sept heures. Au compte, il nous semble que, Londres étant à 37° de longitude est d'Alep ou Haleb, la montre de ce savant devait avancer de plus de trois heures sur le soleil ; à moins que ces

(1) La *Revue Spirite* a publié bon nombre de faits de ce genre. Si nous y ajoutions tous ceux qui sont à notre connaissance, *diment certifiés*, nous aurions la matière d'un volume.

messieurs ne se soient cotisés pour renouveler le miracle de Josué et accorder le chronomètre de M. Delitzch avec leurs notions cosmographiques. Après tout, quand on s'est chargé de mener le monde et qu'on a égaré son manuel de bachelier, il est permis de donner un coup de pouce au soleil.

VARIÉTÉS

Visite de miss Emily Kislinbury.

SECRÉTAIRE DE L'ASSOCIATION DES SPIRITUALISTES DE LONDRES.

Miss Emily Kislingbury vient de passer en France le mois de vacances qui lui avait été accordé ; elle a consacré quelques jours à miss Anna Blackwell, en ce moment à la campagne, près de Boulogne-sur-Mer. Malheureusement pour nous, le vent a emporté, sans en rien laisser, les conversations de ces deux charmants esprits, de ces partisans si dévoués de la grande cause.

Le prince de Wittgenstein attendait notre amie à St-Valery-en-Caux, où il était avec sa famille ; nous lisons avec bien du plaisir, dans une de ses dernières lettres, le passage où il est question de l'aimable visiteuse ; il a compris la haute valeur de cette personne distinguée, il a pu apprécier ses rares mérites. Miss Kislingbury s'est rendue ensuite à Paris ; il y a tant à voir ici que notre sœur ne pouvait suffire à tout ; beaucoup eussent désiré la posséder et n'ont pu causer que quelques instants avec elle. M. Gladstones était son cicérone dévoué et obligeant.

Avec madame Leymarie, miss Kislingbury a voulu rendre visite à l'honorable veuve du Maître, qui l'a accueillie de la manière la plus gracieuse. « Je suis enchantée, disait-elle après cette visite, d'avoir trouvé chez madame Allan Kardec tant de tact, de gracieuseté et de bon sens. » Elle emporte de la villa Ségur et de la maîtresse de ce séjour plein de verdure, le plus agréable souvenir.

Puis notre sœur a voulu se rendre au ministère de la justice où madame Leymarie portait de nombreuses demandes de mise en liberté en faveur de son mari, formant, avec les milliers de signatures, un rouleau de 80 mètres de long. Ces demandes venaient des Etats-Unis, d'Angleterre, de Belgique, d'Espagne, d'Italie, d'Allemagne, de Hongrie, d'Égypte, de France, d'Algérie. Nous saisissons cette occasion pour remercier tous les signataires, et pour les assurer de toute notre sympathie.

Miss Kislingbury a pu entrer à la prison de la Santé et rester une heure avec M. Leymarie. Nos frères de la Grande-Bretagne envoyaient par le secrétaire de l'Association Nationale britannique des Spiritualistes, leurs marques bien vives de sympathie pour tous les membres de la Société pour la continuation des œuvres spirites d'Allan Kardec.

Nous remercions miss Emily Kislingbury, ainsi que M. Joy, venu quelques semaines auparavant au nom de la Société de Londres. Puisse l'union toujours plus se cimenter entre spiritualistes et spirites, c'est notre vœu le plus cher ; de notre côté, tous les efforts possibles seront faits afin d'obtenir ce résultat si fécond pour le progrès de notre cause.

M. L.

Une critique de Jean de Paris.

Le *Figaro*, paraît-il, s'occupe de nous et nous consacre tout un entre-filets dans son numéro du 29 août dernier.

« On rit bien, écrit-il, en ce moment au ministère de la justice. Vous rappelez-vous le procès du photographe spirite Buguet ? »

« Une des victimes de cette affaire, qui n'a pas été dénuée de gaieté, est un nommé Leymarie, directeur de la *Revue Spirite*. Or, tous ses coreligionnaires d'Amérique et d'Angleterre, — tous, vous avez bien lu, — sollicitent en ce moment sa grâce.

« Vous n'allez point nous croire. Nous vous jurons pourtant qu'il est arrivé hier, dans le cabinet de M. Dufaure, deux suppliques immenses, invraisemblables, inouïes, inimaginables, insensées.

« L'une enfin, celle qui est envoyée par l'Angleterre, a dix mètres de long. Le texte de la demande est imprimé ; le reste du papier, collé sur toile et enroulé sur lui-même, contient les signatures des disciples anglais d'Allan Kardec.

« Et la demande qui a été remise au nom des Etats-Unis ! Celle-ci n'a pas moins de *soixante* mètres de long ! Qu'on nous pende, haut et court, si nous exagérons d'un seul centimètre. Quant au nombre de signatures qui se pressent sur cette bande sans fin, vous comprendrez que nous n'ayons pas même essayé de le compter. Le spiritisme va bien en Amérique ! »

JEAN DE PARIS.

Nous aurions bien un mot de réponse tout prêt à l'adresse de M. Jean de Paris, mais nous le gardons pour nous et pour cause. Toutefois ce n'est point une raison pour que nous nous refusions

à constater avec M. Jean, que *le Spiritualisme va bien en Amérique* et même ailleurs. Mon Dieu, oui, il va si bien que pour peu que M. Jean eût mieux pris ses informations, il aurait pu ajouter aux suppliques, dont il plaisante avec tant de grâce, d'autres suppliques, exprimant le même vœu et couvertes d'innombrables signatures par les spirites français, algériens, belges, espagnols, italiens et hongrois ; si bien que le Spiritisme est représenté, défendu et propagé tant en France qu'en Angleterre, en Belgique, en Russie, en Hongrie, en Italie, en Espagne, aux Etats-Unis, au Mexique, au Brésil, dans l'Uruguay par quarante-cinq journaux rédigés entièrement, ou peu s'en faut, par des volontaires *sans solde*.

Si bien que les ouvrages publiés en vue d'exposer ou de répandre la doctrine spirite ne se comptent plus, et que les adeptes de cette doctrine se chiffrent par millions, — nombre déjà respectable et qui va croissant de jour en jour.

Ceci à l'adresse de nos abonnés.

Quant à M. Jean, nous regrettons qu'il n'ait pu nous faire ailleurs que dans le *Figaro* la petite réclame dont il nous a gratifiés. Nous l'en eussions remercié de grand cœur. Il comprendra que cela nous est impossible. T...

POÉSIE SPIRITE

L'ÂNE ET LE CHIEN

Fable

Dans le monde, connu pour son humeur rétive.
Ses oreilles, sa voix et sa ténacité,
Grand docteur, un âne bête
Jadis, apostrophait une locomotive.
La machine était au repos.
— « De Castor, disait-il, si j'en crois les propos,
« Tu traînes, sous le choc d'une habile manœuvre,
« Plus rapide que l'air, cette immense couleuvre,
« Ces fardeaux entassés, ce village de bois.....
« C'est folie ! au miracle on put croire autrefois.
« Les temps sont bien changés..... bien roué qui me berne ;
« Je ne prends pas un blé pour un champ de luzerne,
« Ni le trèfle pour le sainfoin.
« Avec tes pieds de fer on ne va pas très-loin.
« J'ai ma règle : *au bon sens heureux qui se confie*.
« Toi, marcher sans chevaux, sans nous..... Je t'en défie ! »

Castor, qui l'écoutait, insista. — Le grison,
Pour dernier argument, l'étendit sur le sable.

Et Castor expia le tort impardonnable :
Celui d'avoir trop tôt raison.

.....

L'Ane, on vient de le voir, n'est pas toujours aimable.
Vous avez de son pied longtemps subi l'affront,
Mortels, dont le génie illumina le front !.....

C'est à vous que j'adresse et mon cœur et ma fable.

L'ESPRIT FRAPPEUR.

NÉCROLOGIE

Un homme distingué, M. Rollin, chef d'escadrons, vient de quitter sa dépouille mortelle pour aller dans l'erraticité, rejoindre les partisans de la grande doctrine de la réincarnation.

Le commandant Rollin avait 58 ans; dans la captivité, à force de douleurs physiques et morales, il avait pris les germes d'une maladie de cœur dont il est mort.

C'était un homme solide, ardent, avide de mouvement, qui promettait encore une longue carrière sur cette terre; un esprit juste, généreux et indépendant, serviteur fidèle de la liberté, aimant l'idéal, car il a laissé un volume de poésies charmantes, pleines de cœur.

L'un de ses frères d'armes l'initia au Spiritisme, et des faits connus de lui seul, qui lui furent révélés par la typtologie, lui prouvèrent la réalité des phénomènes. Il lut le livre des Esprits avec soin, il le commenta et devint un adepte fervent d'Allan Kardec.

A Rouen, il assista aux séances de la Société fondée par Mlle Lieutaud, cette brave et digne sœur, si intelligente, morte à 80 ans, le 13 avril dernier; il suivait les études de tous les groupes des villes où il était en garnison. La morale sublime de notre chère philosophie suffisait amplement à sa paix intérieure, depuis qu'il avait obtenu sa retraite, en 1871. Esprit avancé, pour lui, la morale sublime n'avait pas besoin d'être commentée par le phénomène.

Au Mans, il fut président de la Société; mais sa maladie l'obligea à céder ce titre à M. Cornilleau, tout en restant l'un des membres les plus dévoués de cette réunion. Chacun reconnaissait son rare mérite et son affabilité extrême. Les spirites de la première heure disparaissent tour à tour; heureusement les vides sont bien vite remplis par les nouveaux adeptes; l'Esprit du comman-

dant Rollin deviendra, pour nous tous, un guide sûr et éclairé, auquel on a dû faire fête dans l'erraticité. Il est venu à l'appel du médium, M. Doyen, au Mans; les communications obtenues prouvent qu'il est complètement dégagé, que c'est un esprit avancé.

P. G. L.

ERRATA.

Je n'ai pas l'habitude d'ennuyer mon monde à propos des bévues que la typographie met à mon compte. Cette fois, pourtant, elle me fait trop visiblement collaborer avec M. Chevillard (professeur à l'École des Beaux-Arts), au massacre de la syntaxe. Je tiens à laisser à l'illustre pourfendeur du Spiritisme la notoriété qu'il s'est acquise en ce genre d'exercices, et je prie les abonnés de la *Revue* de lire dans le dernier numéro :

Page 265, ligne 20 : Les transitions sont nécessaires, *au lieu de...* ses transitions, etc.

Page 265, ligne 21 : *natura non facit saltus*, *au lieu de...* fecit saltum.

Page 267, ligne 1 et suiv. : Dans le premier cas on a l'espoir d'être utile; dans le second, de se mettre en évidence; M. de Hohmfeld s'est mis en évidence en entonnant, etc., *au lieu de.....* dans le second, de se mettre en évidence.

Page 267, ligne 4 : répercuter, *au lieu de...* représenter, etc.

Page 268, ligne 31 : quelque fondrière et tous ses désagréments, *au lieu de...* quelques fondrières, etc.

Page 269, ligne 11 : ès-sciences historique et philosophique, *au lieu de...* historiques et philosophiques.

Page 269, ligne 33 : Or, à cette preuve, *au lieu de...* Or cette preuve.

Page 270, ligne 21 : La remarque du correspondant ressemble beaucoup, *au lieu de...* eût ressemblé, etc.

Je passe les *coquilles*.

T. T.

ERRATUM DU N° 8. 1^{er} AOUT 1876.

Lisez, page 243, ligne 37, — entraîner un moulage nouveau — au lieu de *soulagement nouveau*.

AVIS

Nous continuerons le mois prochain l'*Histoire de la matérialisation d'un Esprit* à Guanajuato (Mexique), dont la publication avait été interrompue.

Le comité de lecture a apporté à l'article signé C... quelques modifications qu'il a cru nécessaires.

Le Directeur-gérant : A. BOURGÈS.

a. Bourges